

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON

Année 1913

—
(NOUVELLE SÉRIE)
—

TOME SOIXANTIÈME

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

36, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU

MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

—
1913

LES

HERBORISATIONS DE J.-J. ROUSSEAU

à la Grande-Chartreuse en 1768
et au Mont Pilat en 1769

PAR

CLAUDIUS ROUX

Docteur ès Sciences.

Le bi-centenaire de la naissance de Jean-Jacques ROUSSEAU (1), que l'on vient de célébrer, a rappelé l'attention sur les séjours répétés du célèbre Genevois à Lyon et aux environs.

A cette occasion, nous avons essayé de reconstituer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les deux herborisations que fit Jean-Jacques à la Grande-Chartreuse (7-10 juillet 1768) et au mont Pilat (13-16 août 1769) ; le récit que nous en présentons ci-après sera simplement encadré de quelques aperçus généraux concernant l'amour dont s'éprit ROUSSEAU pour les fleurs, durant les quinze dernières années de sa vie.

**Avant l'excursion de la Grande Chartreuse.
Où et quand J.-J. Rousseau devint botaniste.**

De tous les grands esprits du XVIII^e siècle, ROUSSEAU est peut-être celui qui, à tous les points de vue, a été à la fois l'objet et le sujet des discussions les plus vives, des commentaires les plus passionnés.

En effet, sa vie tout entière, ses maladies, sa mort elle-même,

(1) Jean-Jacques ROUSSEAU est né à Genève, le 28 juin 1712. Parmi les autres centenaires que l'on a célébrés en 1912 et qui intéressent plus directement encore les Lyonnais, rappelons le bi-centenaire de Claude BOURGELAT (né à Lyon le 11 novembre 1712), fondateur des Ecoles vétérinaires de Lyon et d'Alfort, et le centenaire de Victor de LAPRADE (né à Montbrison le 13 janvier 1812). La présente année 1913 comporte les centenaires de Claude BERNARD (né à Saint-Julien-sous-Montmelas le 12 juillet 1813), d'OZANAM, etc.

sont pleines de bizarreries et d'énigmes. Sa mentalité, sa psychologie a été et sera encore étudiée tour à tour par les philosophes, les physiologistes et les psychiatres ; elle trouve en quelque sorte son expression dans le quatrain bien connu, qu'il ne manquait jamais de placer en tête de ses lettres :

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel, démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes !

Mais nous n'avons point à discuter ici la psychologie ni la pathologie de Jean-Jacques ROUSSEAU. Du philosophe, du musicien et du botaniste, c'est ce dernier seul qui nous intéresse, surtout en ce qui concerne les séjours qu'il fit à Lyon et aux alentours.

Séjours et excursions ! On peut bien en parler à propos de ROUSSEAU, dont la vie n'a été qu'une longue suite de pérégrinations et de déplacements, à tel point qu'on l'a surnommé le *Voyageur perpétuel*, et que lui-même rappelle à plusieurs reprises sa « manie ambulante ».

C'est à la fin de 1731, à l'âge de dix-neuf ans, que Jean-Jacques vint à Lyon pour la première fois ; il ne fit d'ailleurs qu'y passer, en compagnie de M. LE MAÎTRE, maître de chapelle de la cathédrale d'Annecy. Les deux voyageurs descendirent dans la rue Sirène, à l'hôtel de Notre-Dame de Pitié (1). Il y revint seul, deux ou trois mois après, au début de 1732 ; c'est alors qu'il eut, sur la place Bellecour, les deux rencontres dont il parle dans ses *Confessions* ; en 1735, nouveau passage de Jean-Jacques à Lyon.

Le 26 avril 1740, ROUSSEAU revint à Lyon, pour la quatrième fois, en qualité de précepteur des enfants de M. Jean BONNOR DE MABLY, grand prévôt de la maréchaussée des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais ; il y commit, comme il l'a écrit lui-même, le larcin de quelques bouteilles de vin blanc d'Arbois, et y resta jusqu'en avril 1741, où il quitta son poste assez brusquement, lorsqu'il se rendit compte de son insuffisance comme précepteur ; il revint à Lyon en 1743-44.

(1) La maison existe toujours ; une inscription, placée dans la cour intérieure, rappelle les divers passages de ROUSSEAU dans l'hôtel.

Puis il séjourna tour à tour à Venise, à Paris, ensuite chez Mme d'EPINAY, à Lyon encore en 1754, puis à Montmorency, de 1756 à 1762, chez le procureur fiscal du prince de CONDÉ.

En 1762, ROUSSEAU était en Suisse, dans le canton de Neuchâtel, lorsqu'il fit à Yverdun, le 10 juillet, la rencontre d'une Lyonnaise, Mme veuve BOY DE LA TOUR, qui s'y trouvait chez une de ses sœurs. Très éprise du philosophe et de ses ouvrages, elle lui offrit aussitôt sa maison de Môtiers, située à proximité, dans le val de Travers ; il accepta, et devint bientôt son ami et son protégé.

Jean-Jacques séjourna plus de trois ans à Môtiers. C'est là qu'il écrivit, le 12 mai 1763, à M. FAVRE, premier syndic du Magnifique Conseil de l'Etat de Genève, sa fameuse lettre par laquelle il « abdiqua à perpétuité » ses droits de bourgeois et de citoyen de la ville et république de Genève ; c'est là qu'il écrivit ses *Confessions*, qui s'arrêtent précisément au mois d'octobre 1765 ; c'est là, enfin, qu'il prit pour la première fois le goût de la botanique, au cours de ses promenades dans le val de Travers.

Voilà donc ROUSSEAU devenu botaniste ; à partir de ce moment, il va nous intéresser.

Le 8 septembre 1765, d'après certains auteurs, ou à fin novembre seulement, d'après d'autres (Léo CLARETIE, etc.), il quitta Môtiers pour aller dans la petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Biemme, puis, de là, en Angleterre, chez David HUME, d'où bientôt, le 20 juin 1767, il revint en France, pour s'installer à Try-le-Château, près Gisors, en Normandie, où il fut, sous le nom de RENOÜ (1), l'hôte du prince de CONTI, qu'il quitta au bout d'un an, pour revenir à Lyon.

C'est le 18 juin 1768 que Jean-Jacques ROUSSEAU arriva, pour la sixième fois, dans notre ville, où il descendit encore à l'hôtel de Notre-Dame de Pitié, rue Sirène. Il ne manqua pas de rendre plusieurs fois visite à Mme BOY DE LA TOUR, dans son château de Rochecardon ; c'est au cours d'une de ces visites qu'il eut la grande joie, un peu naïve, de « découvrir » l'Aristoloché

(1) « Il paraît, dit PETITJEAN, que le prince, pour sauver au moins les apparences, avait désiré qu'il prit cette précaution. » RENOÜ est le nom de la mère de Thérèse LEVASSEUR, sa compagne. En patois du Dauphiné, le mot *renou* signifie grincheux, grondeur, grognon !

clématite, plante qu'il n'avait encore jamais vue et qu'il reconnut cependant, dit-il, au premier coup d'œil ! Il ne resta, d'ailleurs, que trois semaines à Lyon, n'ayant avec lui que quelque linge et son herbier, et n'y fréquentant, outre Mme Boy et sa famille, que de rares amis, Marc-Antoine CLARET DE LA TOURRETTE, qui lui fit visiter son jardin botanique de l'École vétérinaire, le D^r Emmanuel GILIBERT, l'abbé François ROZIER et le chanoine Barthélemy PROST DE GRANGE-BLANCHE. Il devait, en effet, se rendre bientôt à Grenoble, où, sur la recommandation de la famille BOY DE LA TOUR, l'hospitalité lui était offerte et préparée chez M. Claude BOVIER, ancien fabricant de gants, qui, en raison de son grand âge (il était plus que septuagénaire), chargea son fils Gaspard, avocat au Parlement du Dauphiné, du soin de recevoir ROUSSEAU. Or, pour se rendre à Grenoble, ce dernier, devant passer à proximité du massif de la Grande-Chartreuse, décida de profiter de cette occasion pour l'explorer, ce qui explique l'excursion qui fut organisée de concert avec ses amis lyonnais.

Le 6 juillet, Jean-Jacques écrivit en ces termes à son ami DUPEYROU, pour la lui annoncer : « ...Prêt à partir pour aller herboriser à la Grande-Chartreuse, avec belle et bonne compagnie botaniste que j'ai trouvée et recrutée en ce pays, je n'ai que le temps de vous envoyer un petit bonjour bien à la hâte. Que n'êtes-vous des nôtres ! Vous trouveriez dans notre guide et chef, M. DE LA TOURETTE (*sic* ; l'orthographe réelle est LA TOURRETTE), un botaniste aussi savant qu'aimable, qui vous ferait aimer les sciences qu'il cultive. J'en dis autant de M. l'abbé ROZIER, et vous trouveriez dans M. l'abbé de GRANGE-BLANCHE et dans votre hôte, deux condisciples plus zélés qu'instruits, dont l'ignorance auprès de leurs maîtres mettrait souvent à l'aise votre amour-propre. Adieu, mon cher hôte, nous partons demain, dans le même carrosse tous les quatre, et nous n'avons pas plus de temps qu'il ne nous en faut, le reste de la journée, pour rassembler assez de portefeuilles et de papiers pour l'immense collection que nous allons faire. Nous ne laisserons rien à moissonner après nous ; je vous rendrai compte de nos travaux... »

L'excursion à la Grande-Chartreuse.

Le lendemain, 7 juillet 1768, les quatre voyageurs quittent Lyon et vont coucher à Voreppe d'où, le jour suivant, Jean-Jacques envoya ce billet à l'avocat BOVIER, à Grenoble : « Voreppe, 8 juillet 1768. J'espérais, Monsieur, avoir l'honneur de vous remettre ce soir une lettre que Messieurs BOY DE LA TOUR, de Lyon, ont bien voulu me remettre pour vous ; mais me trouvant dans le cas de m'arrêter ici pour aller directement à la Chartreuse, permettez que je vous prie de vouloir bien retirer du carrosse, s'il est nécessaire, une malle et deux caisses à mon adresse, marquées M. R. (1) n° 1, 2 et 3, jusqu'à mon retour (il veut dire : mon arrivée) à Grenoble, que je compte être dans quatre ou cinq jours. Je vous envoie en attendant, ci-joint, les trois clefs pour que vous puissiez faire ouvrir le tout, s'il en est besoin, vous suppliant, Monsieur, en pareil cas, d'obtenir qu'on visite et qu'on remette doucement et avec précaution la caisse qui contient des plantes sèches et qu'on gâterait entièrement, si l'on fouillait brusquement. Le mieux serait qu'on attendît ma présence, si la prompte visite n'est pas nécessaire... »

On voit, par ces détails, combien ROUSSEAU aimait les plantes et soignait son herbier.

De Voreppe, le carrosse ayant donc filé sur Grenoble avec les bagages, l'excursion se fit pédestrement ; d'ailleurs, Jean-Jacques était très bon marcheur. Le 9, les quatre compagnons arrivèrent à la Grande-Chartreuse. Malheureusement, le mauvais temps se mit de la partie ; malgré cela, ils herborisèrent autour du couvent et de la chapelle de Saint-Bruno, et jusque sur les sommets environnants. Mais, outre la pluie qui tombait sans discontinuer, ROUSSEAU fut incommodé par des troubles de l'urination dont il souffrait par intermittence, et fut découragé par le peu de zèle de ses compagnons, ainsi que l'atteste le passage suivant des Mémoires écrits plus tard par BOVIER fils et publiés par JOVY : « Nous jasâmes de son voyage de

(1) Les initiales M. R. signifient sans doute Monsieur REXOU, car Jean-Jacques n'avait point abandonné ce pseudonyme.

Lyon à la Grande-Chartreuse. Il ne me cacha pas que ce voyage ne s'était pas fait selon son goût. Il aurait voulu visiter en détail le noir, mais superbe désert et les bois dont il est entouré, herboriser, botaniser, savourer le parfum des plantes dont ces montagnes et ces rochers sont couverts, y oublier la nature entière, enfin y devenir momentanément chartreux. Ses compagnons, au contraire, hommes de cabinet, érudits, savants avec leurs livres, ne voulaient étudier la nature qu'à leur aise, dans leurs fauteuils académiques, et non se donner la peine de l'étudier sur son sein même. J'étais donc seul, m'ajouta-t-il, dans un labyrinthe impraticable après des pluies aussi longues que celles que nous avons essuyées. Tous les terrains étaient dégradés, tous les passages encombrés, tous les torrents débordés, et je n'ai pu suivre mon goût. Je lui marquai mon étonnement de ce qu'aucun de ses compagnons ne l'avait accompagné jusqu'à Grenoble ; il me répondit qu'il avait préféré venir seul, n'ayant pour guide qu'un robuste paysan, qui s'était chargé de son sac et de sa boîte de fer blanc, dans laquelle il avait renfermé les plantes curieuses qu'il avait eu le bonheur de rencontrer et qui le dédommageaient amplement des peines qu'il avait prises pour se les procurer. »

Jean-Jacques n'a pas donné la liste des espèces qu'il récolta dans son excursion. En compulsant avec soin ses œuvres et ses lettres, on trouve cependant la mention des plantes ci-après, récoltées par lui à la Grande-Chartreuse : *Astrantia major*, *Pirola* sp., *Soldanella alpina*, *Meum athamanticum* et diverses Ombellifères, Saxifragacées, Gentianacées et Légumineuses non spécifiées, la Mélisse à grandes fleurs et autres Labiacées et didynames (1).

Dans la première des neuf lettres qu'il écrivit à LA TOURRETTE de 1769 à 1773, il reparle en ces termes de la Grande-Chartreuse : « ...Vous souvenez-vous, Monsieur, d'un petit souchet que nous trouvâmes en assez grande abondance auprès de la Grande-Chartreuse, et que je crus d'abord être le *Cyperus fuscus* L. ? Ce n'est point lui, et il n'en est fait aucune mention, que je sache, ni dans le *Species*, ni dans aucun auteur de bota-

(1) Albert JANSEN (*op. cit.*, p. 125) y ajoute, à tort croyons-nous, le *Trientalis europæa*.

nique, hors le seul MICHELIUS, dont voici la phrase : *Cyperus radice repente, odorâ, locustis unciam longis et lineam latis*, tab. 31, f. 1. Si vous avez, Monsieur, quelque renseignement plus précis ou plus sûr dudit souchet, je vous serois très obligé de vouloir bien m'en faire part. La botanique devient un tracas si embarrassant et si dispendieux quand on s'en occupe avec autant de passion, que, pour y mettre de la réforme, je suis tenté de me défaire de mes livres de plantes. La nomenclature et la synonymie forment une étude immense et pénible... (1) ».

Le 10 juillet, Jean-Jacques quitta donc ses compagnons, qui revinrent directement sur Lyon, et le lendemain, 11, toujours par une pluie battante, il descendit sur Grenoble, par la petite route du Sappey, en la seule compagnie d'un paysan, qui lui portait son sac de voyage et ses plantes ; le même jour, il arriva à Grenoble ; là seulement, de l'auberge Saint-Michel, rue Saint-Laurent, où il s'était arrêté pour se sécher, il envoya un billet à Gaspard BOVIER, pour l'informer de son arrivée imminente. BOVIER, qui n'attendait pas Jean-Jacques aussi inopinément, et qui se trouvait absent, accourut chez lui pour recevoir ROUSSEAU qui, très vexé de voir qu'on n'avait rien préparé pour sa réception, refusa même les rafraîchissements qu'on lui offrit et exigea qu'on lui cherchât sur-le-champ une chambre garnie ; on en trouva une fort laide et malpropre, qu'il habita pendant tout son séjour à Grenoble.

Entre les deux excursions de la Chartreuse et du Pilat

Le surlendemain, il envoyait à MM. BOY DE LA TOUR, à Lyon, la lettre suivante : « A Grenoble, le 13 juillet 1768. J'ai fini, Messieurs, ma tournée d'herborisations plus tôt que je n'avois cru ; quelques pressentimens de mes incommodités ne m'ayant pas permis de suivre sur les hautes montagnes mes compagnons de voyage, je les ai laissés à la Chartreuse, d'où je suis revenu avant-hier en cette ville chercher le repos que j'espère y trouver par les bons soins de M. BOVIER... » Signé : RENOU (2).

(1) Que dirait ROUSSEAU s'il vivait aujourd'hui, où les questions de nomenclature et de synonymie sont autrement plus « immenses et pénibles » qu'à son époque !

(2) H. DE ROTHSCHILD, *op. cit.*, lettre XXI, p. 120-123.

Malgré le fâcheux incident du début, Gaspard BOVIER fut un compagnon assidu de Jean-Jacques, trop assidu même au dire de ce dernier, qui l'appelle quelque part son « garde de la manche », pendant son séjour à Grenoble et ses herborisations autour de cette ville. Mais, en dépit de l'empressement de l'avocat et de sa famille auprès de ROUSSEAU, leurs relations réciproques devenaient plus froides et plus rares ; le professeur de philosophie du collège venait de faire soutenir par un de ses élèves, en thèse de fin d'année, une réfutation des écrits de Jean-Jacques, auquel il avait eu le toupet d'adresser une invitation pour venir y assister ; enfin, le 11 août, ROUSSEAU avait été l'objet d'une réception empressée chez le Président du Parlement du Dauphiné, M. DE BÉRTILLE, qui, au moment de prendre congé, committit la « gaffe » de lui déclarer ne pas connaître ses écrits, parce qu'il n'en avait jamais lu aucun ! A peine le Président BÉRTILLE avait-il prononcé ces maladroitesses paroles, que ROUSSEAU, sans mot dire, tourna les talons à l'assistance stupéfaite et courut tout d'une traite au bureau des messageries retenir une place pour Bourgoïn. Il partit, en effet, dès le lendemain, 12 août, et arriva le même soir (1) à Bourgoïn, où il descendit à l'auberge de la Fontaine-d'Or, tenue par un brave homme portant le nom, bien professionnel, de LAVIGNE.

C'est là que vint aussitôt le rejoindre Thérèse LEVASSEUR, et qu'eut lieu, dans la modeste chambre qu'il occupait avec elle, leur mariage civil, dans les derniers jours du même mois, en la seule présence de deux officiers d'artillerie, MM. DONIN DE ROSTÈRES, maire et châtelain de Bourgoïn, et son cousin DE CHAMPAGNEUX. Il ne pouvait être question d'un mariage religieux, ROUSSEAU appartenant à la religion réformée, dont il n'aimait pas d'ailleurs les ministres, ainsi qu'il le répète dans ses écrits. Aucun acte authentique n'a été dressé de cette curieuse cérémonie, au cours de laquelle, paraît-il, les larmes coulèrent des yeux des quatre seuls acteurs et témoins.

ROUSSEAU mena ensuite pendant quelque temps une vie assez tranquille, mais, éprouvant quelques nouveaux troubles de l'urination, il prit, dans la même auberge, une chambre plus spacieuse, à deux lits. C'est dans sa première chambre, très

(1) Et non pas le 8 août, comme le disent les D^{rs} PORTON et LACASSAGNE.

petite, qu'il avait crayonné sur les murs quelques maximes, « d'une vanité morbide », remarque le D^r LACASSAGNE, et dont le D^r POTTON nous a conservé très scrupuleusement le texte (1).

C'est de Bourgoin, le 2 décembre 1768, qu'il écrivait à Mme la Présidente DE VERNA, une des nombreuses admiratrices de son génie et de ses œuvres : « J'aime cent fois mieux voir, dans l'émail des prés, des guirlandes pour les bergères, que des herbes pour des lavements ! » Cette boutade montre bien l'idée que ROUSSEAU se faisait de la botanique, un plaisir, une distraction, une occupation agréable en même temps qu'une étude sérieuse, mais non une science utilitaire, car il n'aimait ni les médecins, ni leurs médecines (2) !

Dans le courant du même mois de décembre, Jean-Jacques, auquel le climat rigoureux et marécageux de Bourgoin ne convenait guère, tomba sérieusement malade et dut recevoir, presque malgré lui, les soins dévoués du jeune D^r MEYNIER, qui lui conseilla de changer de résidence et d'aller en un lieu plus salubre respirer un air pur et sain.

Une petite gentilhommière, appelée Monquin, sur le territoire de Maubec, à 2 kilomètres seulement de Bourgoin, fut mise par ses propriétaires, le marquis et la marquise DE CÉZARGES, à la disposition de ROUSSEAU, qui s'y installa le 1^{er} février 1769. Dès la fin du mois, sa santé s'y améliora beaucoup, et, le 28, il écrivait à DUPEYROU : « ...M. SÉQUIER, célèbre par le *Plantæ Veronenses*, que vous avez peut-être, ou que vous devriez avoir, vient de m'envoyer des plantes qui m'ont remis sur mon herbier et sur mes bouquins. Je suis maintenant trop riche pour ne pas sentir ce qui me manque. Si, parmi celles que vous promet le Parolier, pouvaient se trouver la grande Gentiane pourprée, le *Thora Valdensium*, l'*Epimedium*, et quelques autres, le tout bien conservé en fleurs, je vous avoue que ce cadeau me feroit le plus grand plaisir, car je sens que, malgré tout, la botanique me domine. J'herboriserai, mon cher

(1) LACASSAGNE, *op. cit.*, p. 7; POTTON, *op. cit.* Cette chambre a été conservée, en l'état où J.-J. ROUSSEAU l'habitait, jusqu'en 1840.

(2) Cette boutade est à opposer à celle d'Alphonse KARR : « La botanique est l'art de dessécher les plantes entre deux feuillets de papier brouillard, et de les injurier en grec et en latin ! » On sait que le satirique auteur de *Sous les Tilleuls* et des *Guêpes* n'aimait que la botanique pratique et horticole, et non la botanique d'herbier, affectionnée au contraire par ROUSSEAU.

hôte, jusqu'à la mort et même au delà ; car, s'il y a des fleurs aux Champs-Élysées, j'en formerai des couronnes pour les hommes vrais, francs, droits, et tels qu'assurément j'avois mérité d'en trouver sur la terre. »

L'amélioration de sa santé continua pendant tout le printemps de 1769 ; il reprit des forces, mais, croyant que les habitants des environs venaient « saboter » et détruire les plantes qu'il avait semées dans son jardin, il résolut de quitter le Dauphiné et, dans l'espoir que le prince de COXRI lui offrirait de nouveau l'hospitalité à son château de Trye, il entreprit, en juin, d'aller pédestrement, par Lyon, Tarare et Roanne, jusqu'à Nevers, où se trouvait le prince. C'est au cours de ce voyage, qui dura trois semaines, qu'il trouva sur les bords de la Loire, en abondance, l'*Onothera biennis*, plante revue plus tard par lui sur les bords du Rhône, et qu'il croyait être indigène plutôt qu'américaine. A son retour à Monquin, il eut une discussion avec Thérèse LEVASSEUR, qui s'enfuit pour revenir, d'ailleurs, quelques jours après. C'est alors qu'il organisa, de concert avec plusieurs amis, notamment les fils BOY DE LA TOUR, DE ROSIÈRES, DE CHAMPAGNEUX, le marquis DE BEFFROY DE LA GRANGE-AUX-BOIS, baron d'Esquancourt, gouverneur militaire de Bourgoin, et le D^r MEYNIER, l'excursion au mont Pilat.

L'excursion au Mont Pilat.

C'est le dimanche 13 août 1769, avant le lever du soleil, que ROUSSEAU et ses compagnons partirent de Bourgoin pour le Pilat (1).

Ce voyage, effectué tout à pied, ne réussit pas mieux que celui de la Grande-Chartreuse : le mauvais temps ne quitta pas les excursionnistes qui, malgré les efforts de Jean-Jacques, observèrent entre eux les préceptes de la politesse et gardèrent les distances de l'étiquette, sans s'abandonner à ce charmant laisser-aller qui doit régner parmi les excursionnistes.

(1) A noter que A. JANSEN, J. BRIQUET, etc., écrivent faussement *Pila* (comme ROUSSEAU lui-même) ou *Pilale*, de même qu'ils orthographient LA TOURETTE pour LA TOURRETTE, ce en quoi d'ailleurs ils imitent de nombreux auteurs qui ont commis les mêmes fautes !

Dans la soirée du même jour, après s'être adjoints BORIN, de Sérézin, ils arrivèrent à Vienne, où ils soupèrent et couchèrent.

Le lendemain, ils passèrent le Rhône et firent l'ascension par Condrieu et Pélussin. Ne connaissant pas du tout la montagne, n'ayant pas de guide, et fort gênés par la pluie et le brouillard, ils s'égarèrent dans des chemins peu intéressants au double point de vue de la botanique et du pittoresque, et ne parvinrent qu'à grand'peine au sommet (1.434 mètres). Ils n'y trouvèrent, qui pis est, dans la seule grange ou ferme qui existait alors, qu'une hospitalité très imparfaite : le repas fut maigre et détestable, et les voyageurs furent obligés de coucher sur de simples paillasses bourrées de foin humide et malodorant, sauf ROUSSEAU, à qui l'on réserva, en sa qualité de SANCHO PANÇA de la bande, l'unique matelas, d'ailleurs « rembourré de puces », écrivit-il plus tard !

Cependant, au dire du D^r POTRON, « il ne manqua pas de philosophie ; habitué aux coups du sort, il sut prendre son parti en brave. La patience ne l'abandonna qu'au retour, chemin faisant, et voici à quel sujet : il était contrarié dans ses études, distrait de ses recherches par les demandes, par les observations incessantes du D^r MEYNIER, qui se regardait comme son élève en botanique et voulait, sous sa direction, commercer un herbier ; tantôt ce médecin l'accablait de questions importunes, tantôt, abordant Jean-Jacques en triomphe, et d'un air de connaisseur, il lui montrait une plante, dont il ignorait les caractères ; c'était, par exemple, le Napel qu'il prenait pour une Anecolie, en voulant le déterminer ».

Pour comble de malchance, un des deux fils BOY DE LA TOUR fut mordu par un chien ; son propre Sultan, qui l'accompagnait, fut aussi attaqué et cruellement mordu par un de ces méchants dogues de campagne et s'enfuit en hurlant ; ce n'est que six jours plus tard que ROUSSEAU, rentré à Monquin, vit revenir son fidèle caniche, qui avait traversé le Rhône à la nage et retrouvé le chemin de Bourgoin !

Jean-Jacques fut au comble de la joie lorsqu'il trouva le *Sonchus alpinus* et, du coup, oublia toutes les fatigues et privations du voyage ; il reconnut facilement aussi le lichen d'Islande et, aux alentours de la ferme où il fut, comme ses compagnons, si mal couché, il vit en grande abondance le *Meum*

athamanticum, qu'en Suisse et en Allemagne on appelle vulgairement racine-d'ours, *bärwurcz*.

Voici les passages les plus intéressants des principales lettres où Jean-Jacques ROUSSEAU raconte à ses correspondants son excursion au mont Pilat.

1° Lettre IX à Mme la duchesse de PORTLAND :

« Bourgoin, 21 aoust 1769... Je suis donc parti avec quelques amateurs pour aller sur le mont Pila, à douze lieues d'ici, dans l'espoir, Madame la duchesse, d'y trouver quelques plantes ou quelques graines qui méritassent de trouver place dans votre herbier ou dans votre jardin : je n'ai pas eu le bonheur de remplir à mon gré mon attente. Il étoit trop tard pour les fleurs et trop tôt pour les graines ; la pluie et d'autres accidens nous ayant sans cesse contrariés, m'ont fait faire un voyage aussi peu utile qu'agréable ; et je n'ai presque rien rapporté. Voici pourtant, Mme la duchesse, une note des débris de ma chétive collecte. C'est une courte liste (1) des plantes dont j'ai pu conserver quelque chose en nature, et j'ai ajouté une étoile à chacune de celles dont j'ai recueilli quelques graines, la plupart en bien petite quantité. Si, parmi les plantes ou parmi les graines, il se trouve quelque chose ou le tout qui puisse vous agréer, daignez, Madame, m'honorer de vos ordres, et me marquer à qui je pourrois envoyer le paquet, soit à Lyon, soit à Paris, pour vous le faire parvenir... *Signé* : Herboriste. »

2° Lettre à Mme BOY DE LA TOUR (2) :

« Monquin, le 29 aoust 1769... Peu de jours après mon arrivée ici, je repartis pour une herborisation sur le mont Pila, qui étoit arrangée depuis longtemps. Notre voyage fut assez triste, toujours de la pluie, peu de plantes, vu que la saison étoit trop avancée ; un de vos messieurs fut mordu par un chien, Sultan fut estropié par un autre... Tout ce que nous avons eu de meilleur dans notre pèlerinage a été d'excellent vin d'Espagne que vous connoissez, qui nous a grandement réconforté tout au sommet de la montagne, et dont nous avons, je vous jure, très grand besoin. Enfin, me voilà de retour

(1) Cette liste n'est d'ailleurs pas partie intégrante de la lettre, et n'a pas été conservée ni publiée nulle part.

(2) GODER et BOY DE LA TOUR, *op. cit.*

depuis quelques jours, encore harassé de cette longue et pénible course, fort occupé d'arranger et sécher mes plantes à demi-pourries... »

3° Lettre à M. CLAPPIER fils, docteur en médecine à Grenoble (1) :

« A Monquin, le 31 août 1769... Le second des deux voyages dont je viens de vous parler a eu pour unique objet la botanique, pour terme le mont Pila, et n'a pas eu le succès que j'en espérois, ayant été fait trop tard pour les plantes, trop tôt pour les graines, la pluie nous ayant toujours contrariés, et l'ignorance du local nous ayant fait errer sans savoir trouver les vrais lieux des plantes. Nous n'avons donc rien trouvé, que quelques plantes communes dans presque toutes les montagnes : le *Meum*, la Bistorte, le Napel, le Raisin d'Ours (2), l'*Arnica*, le Doronic, le Myrtil, la Balsamine jaune, le *Cacalia*, les deux *Digitales*, etc. Une seule grande plante (3) m'a fait plaisir. Je l'ai prise d'abord pour une laitue à fleur bleue ; mais, en l'examinant à loisir, j'ai cru la reconnoître pour le *Sonchus alpinus* ; malheureusement, le seul spécimen que j'ai rapporté est si gâté par l'humidité, qu'il n'est même pas conservable. Mais, enfin, c'est toujours une nouvelle connaissance, et, comme je n'ai guères le talent d'en faire, celles que j'attrape par ci par là me font toujours grand plaisir. C'en est encore une pour moi que l'*Oenothera biennis*, que nous avons trouvée auprès du Rhône et que j'avois déjà vue à mon premier

(1) G. VALLIER, *op. cit.* Le Dr Pierre CLAPPIER, né à Grenoble, en octobre 1740, mort à Noyarey le 15 mars 1818, botaniste, était grand ami de ROUSSEAU qui le traitait parfois, en fin de ses lettres, de l'affectueux néologisme *tuissimus*. Cette lettre du 31 août, que nous citons, était accompagnée d'un petit échantillon d'une plante (dont G. VALLIER a eu l'heureuse idée de donner une gravure) qu'il croyait être le *Silene mutabilis*, puis qu'il crut reconnaître plus tard pour le *Cucubalus olites*. JORDAN (d'après EL. MULSANT, *op. cit.*) croyait que ce dernier nom est le bon.

(2) Dans le *Botanicon Pilatense* de LA TOURRETTE, on lit, à la page 146 : « *Arbutus alpina* L. *Vitis-idea foliis oblongis albicanlibus*. Les Herboristes recueillent cette plante à Pilat, pour le vrai Raisin-d'Ours. Elle lui ressemble en effet beaucoup ; ... elle se trouve dans les bois et sur le Crêt de la Perdrix, sous les roches, avec le Myrtille, mais plus rarement. » En réalité, ce n'est ni l'*Arbutus uva-ursi*, ni l'*A. alpina* qui se trouve à Pilat, mais simplement le *Vaccinium vitis-ideae* qui leur ressemble vaguement, et qui a donné lieu à la confusion.

(3) Jean-Jacques ROUSSEAU lui donne cinq pieds de hauteur.

voyage (1) au bord de la Loire, sur des Islots formés par les sables ; ce qui, quoi qu'en disent les botanistes, me fait présumer que cette plante est indigène, ainsi que l'*Erigeron canadense*, qu'on trouve à foison dans les lieux les plus sauvages, ce qui seroit difficile malgré sa légère aigrette, s'il n'eût été que naturalisé parmi nous. »

4° Lettre I à LA TOURRETTE, écrite de Monquin le 17 décembre 1769 :

« Vous me faites bien sentir et déplorer ma misère, en me demandant compte de mon herborisation de Pila. J'y allai dans une mauvaise saison, par un très mauvais temps, comme vous savez, avec de très mauvais yeux et avec des compagnons de voyage encore plus ignorants que moi, et privé par conséquent de la ressource pour y suppléer que j'avois à la Grande-Chartreuse. J'ajouterai qu'il n'y a point, selon moi, de comparaison à faire entre les deux herborisations, et que celle de Pila me paroît aussi pauvre que celle de la Chartreuse est abondante et riche. Je n'aperçus pas une *Astrantia*, pas une *Pirola*, pas une soldanelle, pas une ombellifère excepté le *Meum* ; pas une saxifrage, pas une gentiane, pas une légumineuse, pas une belle didyname, excepté la mélisse à grandes fleurs. J'avoue aussi que nous errions sans guides, et sans savoir où chercher les places riches, et je ne suis pas étonné qu'avec tous les avantages qui me manquoient, vous ayez trouvé dans cette triste et vilaine montagne des richesses que je n'y ai pas vues. Quoi qu'il en soit, je vous envoie, Monsieur, la courte liste (2)

(1) ROUSSEAU veut dire le premier des deux voyages dont il entretient CLAPPIER ; il s'agit du voyage à Nevers, dont nous avons parlé plus haut. Un passage de la page 142 du *Botanicon Pilatense* de LA TOURRETTE, qui s'est inspiré des notes de Jean-Jacques Rousseau, laisse deviner que c'est à Ampuis que ROUSSEAU a trouvé l'*Herbe aux ânes*.

(2) Dans son ouvrage sur le Pilat, LA TOURRETTE s'élève vivement (p. 100-102) contre l'assertion émise par ROUSSEAU et surtout par ALLÉON-DULAC que « le Pilat ne produit que des plantes fort ordinaires ». La liste dont il est question ici n'a pas été conservée ni publiée par LA TOURRETTE, qui ne cite pas nommément Jean-Jacques ROUSSEAU dans ses *Observations sur l'Histoire naturelle du Mont Pilat*, suivies du *Botanicon Pilatense* (Avignon, 1770). On trouve seulement, à la page 106 de cet ouvrage et en renvoi, le passage ci-après, qui paraît se rapporter à ROUSSEAU : « Depuis que ceci est écrit, j'ai eu lieu de faire usage des excellentes notes qui m'ont été fournies, sur quelques plantes tardives du *Mont-Pilat*, par un homme célèbre, qui, après avoir percé d'un œil philosophique les replis du cœur humain, n'a pas cru

de ce que j'y ai vu, plutôt que de ce que j'en ai rapporté ; car la pluie et ma maladresse ont fait que presque tout ce que j'avais recueilli s'est trouvé gâté et pourri à mon arrivée ici. Il n'y a dans tout cela que deux ou trois plantes qui m'aient fait un grand plaisir. Je mets à leur tête le *Sonchus alpinus*, plante de cinq pieds de haut, dont le feuillage et le port sont admirables, et à qui ses grandes et belles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendroit digne d'entrer dans votre jardin. J'aurais voulu, pour tout au monde, en avoir des graines ; mais cela ne me fut pas possible, le seul pied que nous trouvâmes étant tout nouvellement en fleurs ; et, vu la grandeur de la plante, et qu'elle est extrêmement aqueuse, à peine en ai-je pu conserver quelques débris à demi-pourris. Comme j'ai trouvé en route quelques autres plantes assez jolies, j'en ai ajouté séparément la note, pour ne pas la confondre avec ce que j'ai trouvé sur la montagne. Quant à la désignation particulière des lieux, il m'est impossible de vous la donner ; car, outre la difficulté de la faire intelligiblement, je ne m'en ressouviens pas moi-même ; ma mauvaise vue et mon étourderie font que je ne sais presque jamais où je suis ; je ne puis venir à bout de m'orienter, et je me perds à chaque instant quand je suis seul, sitôt que je perds mon renseignement de vue... »

5° Lettre II à LA TOURRETTE, écrite de Monquin le 26 janvier 1770 :

« C'en est fait, Monsieur, pour moi de la botanique ; il n'en est plus question quant à présent, et il y a peu d'apparence que je sois dans le cas d'y revenir (1). D'ailleurs, je vieillis, je ne suis plus ingambe pour herboriser ; et des incommodités qui m'avoient laissé d'assez longs relâches menacent de me faire payer cette trêve... Mais, en renonçant à une étude charmante, qui pour moi s'étoit transformée en passion, je ne renonce pas aux avantages qu'elle m'a procurés, et sur-tout, Monsieur, à cultiver votre connoissance et vos bontés, dont j'espère aller dans peu vous remercier en personne... Parmi les plantes dont je vous ai précédemment envoyé la liste, j'en ai omis une dont

qu'il fût indigne de lui, de fixer ses regards sur des *herbes* et sur des *mousses*. »

(1) C'était un accès de pessimisme : ROUSSEAU a cultivé la botanique jusqu'à la veille même de sa mort !

LINNEUS n'a pas marqué la patrie, et que j'ai trouvée à Pila ; c'est le *Rubia peregrina* : je ne sais si vous l'avez aussi remarquée ; elle n'est pas absolument rare dans la Savoie et le Dauphiné. »

6° Dans ses lettres V et VII à LA TOURRETTE, ROUSSEAU parle encore du mont Pilat.

Dans la lettre V, il dit n'avoir pu trouver à Pilat la grande Gentiane jaune ; cela n'est pas étonnant, puisqu'elle n'y a été signalée qu'à Pré-Lager, du côté de Bourg-Argental, où il n'est pas allé.

Dans la lettre VII, il dit qu'il aurait pu recueillir à Pilat « aisément un litron de semences du *Prenanthes purpurea* » !

En réunissant à quelques autres (1) les indications disséminées dans les pages précédentes, voici comment nous pouvons reconstituer la liste des principales espèces recueillies par Jean-Jacques ROUSSEAU au cours de son voyage pédestre de Bourgoin-Monquin à Pilat :

1° Plantes récoltées dans le massif du Pilat :

<i>Impatiens noli-tangere.</i>	<i>Digitalis purpurea.</i>
<i>Meum athamanticum.</i>	<i>D. grandiflora</i> ou <i>lutea.</i>
<i>Aconitum napellus.</i>	<i>Sonchus alpinus.</i>
<i>Corrigiola littoralis.</i>	Thymélée (<i>Daphne mezereum</i> ?).
<i>Vaccinium myrtillus.</i>	<i>Arnica montana.</i>
<i>V. vitis-idaea.</i>	<i>Rubia peregrina.</i>
<i>Doronicum austriacum.</i>	<i>Prenanthes purpurea.</i>
<i>Cacalia alpina</i> ou <i>albifrons.</i>	<i>Cyperus fuscus.</i>
<i>Melissa (Calamintha) grandiflora.</i>	<i>Cetraria Islandica</i> (Lichen d'Islande).

2° Plantes récoltées dans la vallée du Rhône, de Vienne à Ampuis, Condrieu et Pélussin :

<i>Œnothera biennis.</i>	<i>Bryonia dioica.</i>
<i>Polygonum bistorta.</i>	<i>Silene (Cucubalus) otilis.</i>

Soit, au total, une vingtaine d'espèces qu'il a jugé à propos, à divers titres, de distinguer de la masse des plantes communes.

(1) Outre les lettres que nous venons de citer, on trouve encore quelques passages relatifs à l'herborisation du Pilat dans les lettres ci-après de J.-J. ROUSSEAU : lettres à la duchesse de PORTLAND datées de Monquin le 21 décembre 1769 et de Paris le 17 avril 1772 ; lettre à M. LALIAUD, datée de Monquin le 27 août 1769 ; lettres à DUPEYRÔU datées de Monquin les 27 août, 16 septembre et 10 octobre 1769 ; etc.

Après l'herborisation du Pilat.

Dernier séjour à Lyon. Dernières années de Rousseau.

De retour à Monquin avec ses compagnons, J.-J. ROUSSEAU y reprit le cours de son existence incidentée ; le cercle de ses amis bergusiens était cependant assez étroit, puisque, à part ses hôtes le marquis et la marquise de CÉZARGES, le marquis et la marquise DE BEFFROY, DONIN DE ROSIÈRES, DE CHAMPAGNEUX, le D^r MEYNIER, on ne peut guère citer que DE MENOÛ et M. et Mme DE SAINT-GERMAIN (1).

L'hiver de 1769-1770 fut très rude, et ce fut au tour de Thérèse LEVASSEUR d'être obligée de s'aliter pour un rhumatisme généralisé. Jean-Jacques s'acquitta très bien de son rôle de garde-malade ; mais sa misanthropie l'assaillit de nouveau, et, en même temps qu'il abandonnait officiellement son pseudonyme RENOÛ pour reprendre son nom de ROUSSEAU, il informa ses amis de son projet de départ prochain. L'occasion de ce départ ne se fit pas attendre longtemps, et on a même pensé qu'elle ne fut pas fortuite : une violente altercation, avec voies de fait, eut lieu entre Thérèse LEVASSEUR et une servante du château. ROUSSEAU, ne pouvant donner tort à sa compagne, et d'autre part Mme DE CÉZARGES n'ayant pas voulu renvoyer sa servante, il décida de quitter Monquin. Cet événement arriva dans la première moitié d'avril 1770 d'après certains auteurs (Albert JANSEN, *op. cit.*, p. 162), ou seulement en mai, d'après d'autres (D^r LACASSAGNE, *op. cit.*, p. 13).

Quoi qu'il en soit, après avoir remercié M. et Mme DE SAINT-GERMAIN, ainsi que le marquis et la marquise DE BEFFROY, Jean-Jacques fit charger sur une charrette ses hardes, son herbier et ses livres, et les fit conduire à Lyon, chez Mme BOY DE

(1) LALANDE visita ROUSSEAU à Monquin, dans le courant de l'année 1769. L'illustre astronome écrivit au physicien LE SAGE, à la date du 30 septembre 1769 : « J'ai passé à Monquin, près de Bourgoïn ; j'ai eu le bonheur de dîner chez M. et Mme RENOÛ, de voir ses herbiers, de lui parler de botanique, car *et io son pittore*. J'ai longtemps été comme lui à rêver dans mon lit et à apprendre par cœur les classes et les genres de LINNÆUS ; il m'a paru déjà très fort, mais il ne se propose pas d'écrire sur une matière où ce n'est point assez d'avoir étudié toute sa vie ; il ne parle point de quitter ce pays-là ; il y est aimé ; il s'y rend sociable, il mange chez les honnêtes gens, et descend même pour recevoir les visites des dames, mais il s'est éloigné de la ville pour ne pas être excédé tous les jours. » (*Bulletin du bibliophile*, 1912.)

LA TOUR, qui lui réserva, comme toujours, le meilleur accueil ; il fit des herborisations à Vaise, au Mont-d'Or, etc., avec la famille de son hôtesse et avec LA TOURRETTE ; il se rendit aussi à Fourvières, dont il admirait, à chacun de ses passages à Lyon, la splendide vue panoramique, etc.

Vers la fin de juin, J.-J. ROUSSEAU et Thérèse LEVASSEUR se rendirent à Paris, où ils s'installèrent rue Plâtrière.

C'est à Paris, pendant les huit dernières années de sa vie, que Jean-Jacques, indépendamment de ses œuvres nouvelles et de sa profession de copiste de musique, écrivit la plupart de ses lettres sur la botanique, sauf les premières adressées déjà à la duchesse DE PORTLAND et à LA TOURRETTE.

Sous ce nom de *Lettres sur la botanique*, il faut grouper, en effet, non seulement ses huit lettres envoyées, de 1771 à 1773, à Mme Et. DELESSERT (née Madeleine BOY DE LA TOUR) pour l'éducation de sa fille Marguerite-Madeleine, « l'aimable Madelon », comme il l'appelle familièrement (1), mais encore les quinze lettres adressées à la duchesse DE PORTLAND de 1766 à 1776, les neuf lettres adressées à LA TOURRETTE de 1769 à 1773, et quelques autres : à M. DUPEYROU (1764), à LIOTARD (1768), à M. DE MALESHERBES (1771), à l'abbé de PRAMOND (1778) ; plusieurs de celles publiées par Ph. GODET, enfin trois à GOUAN, directeur du jardin botanique de Montpellier (28 mars, 6 octobre et 26 décembre 1769).

Ces trois dernières furent signalées pour la première fois par AMOREUX, le 20 décembre 1821, dans une séance de la *Société Linnéenne de Paris* (AMOREUX, Notice sur Gouan, in *Mém. Soc. Linn. Paris*, I, p. 656-730), puis par CREUZÉ DE LESSERT (*Statist. de l'Hérault*, 1824, p. 263). La dernière de ces trois lettres (les deux autres ayant disparu) a été publiée *in extenso* par M. GRASSET (J.-J. ROUSSEAU à Montpellier, in *Mém. Acad. Montp.*, sect. des lettres, t. I, 1847-1854, p. 553-585). On trouve dans la correspondance de ROUSSEAU (t. IV, 1768-1770, p. 119, 147, 323) quelques traces de ses relations avec GOUAN. Ce sont de fréquents échanges de plantes rares ou d'ouvrages de botanique. GOUAN, lors d'un voyage qu'il fit à Paris, ne manqua

(1) Et publiées plus tard sous le titre : *Lettres élémentaires sur la botanique à Mme De Lessert*.

pas de rendre visite à son illustre ami. Ces relations se prolongèrent jusqu'à la mort de ROUSSEAU.

C'est aussi à Paris qu'il se lia, en 1772, avec Bernardin DE SAINT-PIERRE, et qu'il confectionna, en 1773, pour Mlle M.-M. DELESSERT un petit herbier d'environ 200 plantes, malheureusement sans indication de localités, et conservé aujourd'hui par Mme BARTHOLDI, sa petite-fille (1).

Enfin, le 20 mai 1778, Jean-Jacques ROUSSEAU, tombé dans la gêne et atteint d'infirmités, vint recevoir l'hospitalité, à Ermenonville, chez le comte DE GIRARDIN. Il y herborisa chaque jour avec les enfants de son hôte, notamment avec la fille aînée et le second fils du comte, et pour la dernière fois, le 1^{er} juillet 1778, veille de sa mort, qui survint dans des conditions encore mal élucidées.

BIBLIOGRAPHIE

- AMOREUX, Notice sur GOUAN (*Mem. Soc. Linn. Paris*, I, p. 656-730).
- BEAUDOUIN (Henri), *La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, 2 vol., 1891.
- BERTHOUD (Fritz), *J.-J. Rousseau au Val de Travers*, 1762-1765, Paris, 1881, in-8°.
- BOSSCHA (J.), *Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau à Marc-Michel Rey*, publiées par J. BOSSCHA, in-8°, Amsterdam, 1850. Il nous a été impossible de consulter cet ouvrage, que nous n'avons pu trouver nulle part ni nous procurer.
- BRIQUET (John), *Jean-Jacques Rousseau botaniste*, discours prononcé le 26 juin 1912, à Genève, à la célébration du deuxième centenaire de J.-J. R. (*Bull. de l'Institut national genevois*, t. XLI, 1913).
- CLARETIE (Léo), *Jean-Jacques Rousseau et ses amies*, avec une préface d'Ernest LEGOUVÉ, Paris, 1896.
- DEVILLE, *La botanique de J.-J. Rousseau*, 2^e édit., Paris, 1823.
- DECOIN (Auguste), avocat à Lyon. *Particularités inconnues sur quelques personnages du XVIII^e et du XIX^e siècles. I. Trois mois de la vie de J.-J. Rousseau* (juillet-septembre 1768), Paris, 1852.

(1) Outre cet herbier, Jean-Jacques ROUSSEAU en confectionna un autre, très élémentaire, pour Mlle de GIRARDIN l'aînée; quant à son herbier principal, composé d'environ 1.500 espèces, de format in-4°, il fut donné après sa mort, par Thérèse LEVASSEUR, à M. LE BÈGUE DE PRESLE, médecin et ami particulier de Jean-Jacques; il a été vendu à Paris en 1823, puis à Orléans en 1895 (*Le Temps*, 9 avril 1895). Un autre herbier en 11 vol. in-4° est conservé au Musée botanique de Berlin (A. JANSEN, p. 277-292). En 1827, le *Bulletin des Sciences naturelles* de FERRUSSAC (XII, p. 251) annonçait, d'après *Lond. liter. Gaz.* du 19 mai 1827, la mise en vente à Londres, d'un herbier de J.-J. ROUSSEAU (8 vol. et environ 800 esp.). En outre, ROUSSEAU a envoyé et distribué des plantes à plusieurs bontistes : LA TOURRETTE, CLAPIER, DUPEYROU, etc., etc.

- L. F... [Louis FOCHIER], *Séjour de J.-J. Rousseau à Bourgoïn*, Bourgoïn, 1860.
- GODET (Philippe), *Lettres inédites de J.-J. Rousseau (Revue des Deux-Mondes, sept.-oct. 1908)*.
- GODET (Philippe) et BOY DE LA TOUR (Maurice), *Lettres inédites de J.-J. Rousseau à Mmes Boy de la Tour et Delessert, comprenant les Lettres sur la botanique*, Paris et Genève, 1911.
- GRASSET, J.-J. Rousseau à Montpellier (*Mém. Acad. Montpellier, sect. des lettres*, I, 1847-1854, p. 553-585).
- JACCARD (Paul), Un herbier de J.-J. Rousseau (*Bull. de la Soc. vaudoise des Sciences naturelles*, t. XXX, 1894).
- JANSEN (Albert), *Jean-Jacques Rousseau als Botaniker*. Berlin, 1885. Cet ouvrage important n'existe pas à Lyon; mais il nous a été très obligeamment communiqué par la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.
- JOVY (E.), *Un document inédit sur le séjour de J.-J. Rousseau à Grenoble : Journal du séjour de J.-J. R. à Grenoble sous le nom de Renou*, par Gaspard BOVIER (Mém. de la Soc. des Sc. et Arts de Vitry-le-François, t. XVIII, 1893 à 1896, Vitry-le-François, 1898).
- LACASSAGNE (D^r A.), *La mort de J.-J. Rousseau (Mém. de l'Acad. des Sc., B.-Lettres et Arts de Lyon, t. XII, 1912, et tir. à p., 1913)*.
- LEFÉBURE, *De J.-J. Rousseau considéré comme botaniste (in : Relation de la 4^{re} fête champêtre célébrée par la Société Linnéenne de Paris, Paris, 1822)*.
- MAGNIN (D^r Ant.), *Prodrome d'une Histoire des Botanistes lyonnais (Ann. de la Soc. botanique de Lyon, t. XXXI-XXXII, 1906-1907) et Additions et Corrections (mêmes Annales, t. XXXV, 1910)*.
- MULSANT, *Souvenirs du Mont-Pilat*, 2 vol., 1878 (t. I, p. 106, 119).
- MUSSET-PATHAY, *Histoire de la Vie et des Œuvres de J.-J. Rousseau*, 1827.
— *Œuvres inédites de J.-J. Rousseau*, 1825, t. I.
- POTTON (D^r A.), *Notes historiques sur le séjour de J.-J. Rousseau à Bourgoïn durant les années 1768, 1769 et 1770 (Revue du Lyonnais, t. XIX, 1844)*.
- ROTHSCHILD (Henri de), *Lettres inédites de J.-J. Rousseau. Correspondance avec Mme Boy de la Tour*, Paris, 1892.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques), Plusieurs de ses écrits, notamment :
Correspondance, passim.
Confessions, I, V, VI.
Rêveries d'un Promeneur solitaire, 2^e, 5^e, 6^e, 7^e promenades.
- ROUX (Claudius), *L'Abbé Prost de Grange-Blanche, agronome et botaniste lyonnais du XVIII^e siècle (Ann. de la Soc. botanique de Lyon, t. XXXVII, 1912)*.
— *Notice historique et biographique sur la famille lyonnaise des Prost de Grange-Blanche (Mém. de l'Acad. des Sc., B.-Lettres et Arts de Lyon, t. XIV, 1914 et tir. à p.)*.
- SAINT-PIERRE (Bernardin de), *La Vie et les Œuvres de J.-J. Rousseau*.
- VALLIER (Gustave), *Lettres inédites de J.-J. Rousseau (Bull. de l'Acad. delphinale, 2^e série, t. II, 1861-62, Grenoble, 1863)*.